

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (XXXII)**
Christian Sauvé
- 159 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 165 **Encore dans la mire**
André Jacques
Simon Roy
Norbert Spehner

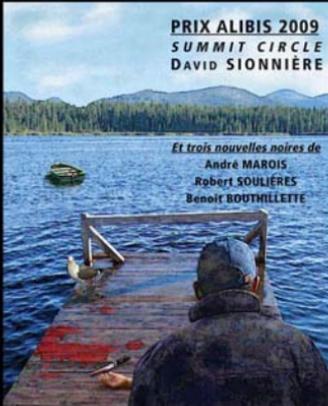
N° 32

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 31

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

10 \$

Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 32 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 32 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : octobre 2009

© **Alibis et les auteurs**



C'est un trimestre de contrastes qui attendait l'amateur de cinéma à suspense à l'été 2009. Entre les films d'action fantaisistes et les quasi-documentaires d'un suspense insupportable, entre les éditoriaux acérés et les adaptations comiques de faits vécus, entre les thrillers pure-laine et les aventures se déroulant en milieux exotiques, la variété ne pouvait être qu'au rendez-vous. Pour vous laisser guider à travers ces choix, faites confiance à *Camera oscura*.

Accrocs à l'adrénaline

Le film d'action est unique au cinéma (parle-t-on souvent de « romans d'action » ?) et il s'agit d'une expérience poussée à un niveau surprenant de sophistication tant les poncifs du genre apparaissent maintenant incontournables. Pour un non connaisseur, cette sophistication peut être difficile à comprendre. La succession absurde de poursuites, de fusillades et de trahisons qui est présentée dans un film d'action typique aurait de quoi transformer n'importe quelle personne ordinaire en loque terrifiée. Le héros qui survit à une succession de périls mortels avec un sourire en coin expose donc son haut degré de pathologie suicidaire plutôt que son invincibilité. Tout cela sans compter les nombreuses entorses à la réalité auxquelles doivent sacrifier les cinéastes s'ils veulent satisfaire les attentes des audiences sans cesse plus blasées.

L'aboutissement de tels compromis entre vérité et spectacle fait en sorte que des films comme **G. I. Joe: The Rise of Cobra** [**G. I. Joe: Le Réveil du cobra**] échappent à la réalité et semblent de plus en plus artificiels. Structures géopolitiques, lois de la nature et gros bon sens y sont tout à tour ignorés: il s'agit avant tout d'une fantaisie mettant en vedette armes futuristes et effets

spéciaux. Qu'attendre de plus d'une adaptation de jouets destinés aux jeunes adolescents quand **Transformers** a bel et bien donné le ton ?

La prémisse a au moins le mérite de ne pas camoufler ses intentions : alors qu'un cartel criminel aux armes hypersophisticquées subtilise des nanobots capables de réduire



une ville en poussière, une organisation tout aussi secrète recrute et s'organise pour éradiquer la menace grandissante. Réalisation de Stephen Sommers (qui ne cesse de péricliter depuis **The Mummy** et **Van Helsing**), **G. I. Joe** présente de l'action sans violence, se transformant presque en un manège pour plus ou moins jeunes hommes n'ayant jamais perdu l'envie de crier « Pow Pow ! ».

Par moments, **G. I. Joe** atteint ses objectifs : la meilleure séquence du film est sans aucun doute une poursuite effrénée à travers une Prague-imitant-Paris menacée par des nano-machines affamées, mettant en vedette des gros camions, un train, des exosquelettes super-chargés et un hélicoptère. Le rythme est un peu trop frénétique pour pouvoir souligner les moments les plus impressionnants, mais le tout est tourné de manière assez sentie, avec quelques longs plans qui permettent au spectateur d'apprécier les héros qui se poursuivent (en autant qu'il ignore certains effets spéciaux pour le moins imparfaits.)

Quel dommage que le reste du film ne s'élève pas à la hauteur de cette séquence. Entre les bavardages pseudo-romantiques



navrants et la finale générique dont l'intérêt s'estompe au fil de son défilement, **G. I. Joe** incarne trop bien le *blockbuster* d'action typique contemporain : quelques bons moments dans un ensemble qui ne tient tout simplement pas debout, même avec des attentes modestes !

Par contre, quel agréable contraste quand **The Hurt Locker** [Démineur] côtoie **G. I. Joe** dans un même cinéma. Car là où le film de Sommers est une caricature sans conséquence, le retour au grand écran de Kathryn Bigelow se fait à l'intérieur d'un film de guerre exceptionnel, qui est aussi une étude psychologique des accros à l'adrénaline et une expérience magistrale de suspense au cinéma.

Le ton est donné dès les premières images quand une équipe de soldats américains stationnés à Bagdad s'affaire autour d'un engin explosif. Ce sont des démineurs et leur travail consiste à désamorcer des machines conçues pour tuer. Malgré l'emploi de technologies avancées, une mort dramatique attend leur chef d'unité. Celui qui vient le remplacer n'a rien de calme ou rassurant : William James (Jeremy Renner, brillant) est un vétéran de la guerre en Afghanistan et il ne s'anime que lorsqu'il baigne dans le danger. Et plus Bagdad devient dangereuse, plus James prend des risques inutiles, selon les deux hommes sous ses ordres, qui s'inquiètent pour leur propre survie.

Un résumé de l'intrigue ne peut qu'effleurer la demi-douzaine d'épisodes intenses qui forment l'essentiel de ce thriller extrêmement réaliste. Délibérément tourné avec caméra à l'épaule, presque sous la forme d'un documentaire, **The Hurt Locker** n'a aucune difficulté à convaincre de sa vraisemblance même quand les épisodes de plus en plus traumatisants s'accumulent, car au cours du film, on en vient à



Photos : First Light



comprendre pourquoi James agit comme il le fait, après avoir cru au départ qu'il était l'homme le plus dangereux sur la planète. Ses expériences, qui dépassent tout ce que ses camarades pourraient tolérer, l'ont transformé en un homme incapable de vivre sans être entouré par la constante tension d'une zone de guerre.

Triomphe de la réalisation à petit budget, **The Hurt Locker** a de quoi surprendre, et il plaira même à ceux qui ont vu *beaucoup* de films de guerre. Conçu sans intention politique mais avec un souci du détail ambitieux, c'est certainement un des meilleurs films sur l'invasion irakienne à avoir été tourné, et un mélange admirable de cinéma d'action et de drame plus profond. Les quelques fautes du film, dont une deuxième moitié qui tire en longueur, sont loin d'annuler ses qualités, à savoir que les soldats ne sont pas des jouets et que les plus héroïques d'entre eux ne sont pas nécessairement les plus sains d'esprit. De quoi faire réfléchir lorsque se multiplient les explosions spectaculaires au grand écran.

Latitudes criminelles

148 Le film à suspense a l'avantage de nous faire oublier nos vies ordinaires, voire notre petit quotidien, et il peut même carrément nous dépayser, comme le font les deux prochains films qui nous amènent très, très loin des lieux habituellement fréquentés par les lecteurs d'*Alibis*.

Ou peut-être pas : un des attraits de **Whiteout** [**Enfer blanc**], c'est de voir Hollywood aborder un environnement où neige, vent et glace dominent le paysage. Or, même les hivers canadiens les plus hostiles (durant lesquels on a tourné les plans extérieurs de **Whiteout**) ont de la difficulté à rivaliser avec l'intensité hivernale de l'Antarctique.



Photo : Warner Bros



C'est là qu'on trouve l'agente Carrie Stetko, qui a quitté les États-Unis – à la suite d'un traumatisme – pour se ressourcer dans un environnement où elle n'aura rien de plus compliqué à traiter que des vols mineurs et des batailles d'alcooliques. Pourtant, quelques jours avant la fin des activités diurnes du continent, voici qu'elle doit composer avec un meurtre, un tueur déterminé à couvrir ses traces et un avion-cargo russe enfoui sous la glace. Alors que le continent se vide du personnel non-essentiel, parviendra-t-elle à survivre non seulement au tueur, mais à l'environnement qui les entoure ?

Si **Whiteout** montre un peu d'originalité, c'est en raison de l'environnement dans lequel se déroule son intrigue convenue. En plus des conditions météorologiques épouvantables qui expliquent le titre du film, l'Antarctique isole, mutile et tue sa part de personnages, et la difficulté d'y vivre se reflète dans le quotidien des personnages : gageons que vous avez rarement vu une policière prendre aussi souvent des avions de brousse pour mener une enquête. Ceci dit, le film (adapté de la bande dessinée de Greg Rucka) manque de rigueur dans les détails et l'on sourcillera, lorsque l'action se déplace à l'intérieur, de ne pas voir de joues rosées ou blanchies par le froid, de cheveux tapés par les tuques, de locaux mal chauffés, de traces de neige fondue pour accompagner les pas des personnages...

Ce qui est quand même un cran au-dessus du scénario, incapable de susciter l'intérêt. **Whiteout** est linéaire au point d'être prévisible : le nombre réduit de personnages fait en sorte qu'il est élémentaire de deviner l'identité des forces agissant contre Stetko. De plus, la réalisation assez ordinaire de Dominic Sena ne fait rien pour rehausser le film. Par moments, elle devient même une embûche de plus : pendant les deux combats qui se

déroulent au cœur d'une tempête de neige hurlante, il devient difficile d'identifier les participants – encore plus de savoir qui a l'avantage. Bref, à l'exception des éléments du décor, il y a bien peu dans **Whiteout** à se mettre sous la dent.

L'approche prise par **A Perfect Getaway [Un paradis d'enfer]** n'est pas parfaite, mais elle a au moins l'avantage de ne pas se reposer essentiellement sur les paysages. Car pour ce qui est de livrer un film divertissant, le film du scénariste/réalisateur David Twohy rencontre les attentes. Dès le départ, tous les éléments fonctionnent de belle façon : la caméra s'attarde juste assez longtemps sur les décors hawaïens, puis sur le jeune couple venu y passer sa lune de miel. Alors que ceux-ci rencontrent un couple de vacanciers inquiétants, puis apprennent qu'un meurtre sordide a été commis pas très loin, leur idée d'aller passer un peu de temps sur une plage isolée ne paraît plus aussi attrayante, surtout lorsqu'ils font la rencontre d'un deuxième couple étrange.

Twohy a fait cinq ans de purgatoire après l'échec retentissant de ses **Chronicles of Riddick**, mais auparavant, les films **Pitch Black** et **Below**, même s'ils avaient été sous-appréciés, avaient révélé ses talents de cinéaste à suspense. Après les excès grandiloquents de **Riddick**, le voila de retour dans un film à budget réduit où il montre une efficacité maximale. Le film ne s'emballe pas avant la toute fin, mais l'évolution de l'intrigue est satisfaisante avec quelques interludes insolites qui sont conçus pour n'être pleinement compris qu'au retournement final. Les jeunes acteurs en tête d'affiche semblent bien s'amuser, et les scènes à suspense sont tournées avec savoir-faire. De plus, Twohy se paie quelques pointes de métafiction quand ses personnages discutent de techniques de scénarisation. D'un point de vue technique, **A Perfect Getaway** réussit à plaire là où tant de thrillers ne réussissent même pas à laisser une bonne impression.

Mais en tant que thriller conçu pour les férus du genre, cet effort de Twohy appartient à la sous-catégorie des films à suspense

150



construits autour d'un retournement particulièrement retors (comme **Basic** et **Identity**). Et puisque l'audience se fait finalement bernée par des quasi-mensonges, sa réaction au moment du retournement risque de faire passer au second plan les qualités du film. Sans rien éventer, il y a une différence entre être astucieux et tout simplement tricher, et **A Perfect Getaway** s'approche périlleusement de la deuxième option. *Twohy* joue avec des acquis cinématographiques familiers – tels l'attachement naturel des spectateurs aux protagonistes de l'intrigue – ou le montage des scènes – en les terminant avant le dévoilement d'informations cruciales, par exemple. Le résultat a beau sembler habile, considéré d'un certain angle, il donne l'impression désagréable d'avoir été trahi. Le film n'est donc pas entièrement honnête et cette sournoiserie finit par laisser un goût amer malgré un résultat somme toute assez positif.

Ceci dit, le cinéphile qui a le choix entre **Whiteout** et **A Perfect Getaway** ne devrait pas hésiter à s'envoler pour Hawaii : si le résultat final peut paraître frustrant, ce film demeure plus intéressant que le thriller antarctique, qui n'a aucune intensité.

De moins en moins drôle... ou l'inverse

Suffisamment d'exemples existent pour nous rassurer : la comédie n'est pas incompatible avec le suspense. Mais le dosage des deux émotions nécessite du doigté. Les enjeux sérieux sur lesquels se basent les thrillers ne résistent pas toujours aux instincts subversifs de la comédie ; de même, la comédie peut écoper singulièrement si l'inquiétude provoquée par le suspense s'avère justifiée. Cet été, c'est à ce délicat exercice d'hybridation que se sont attaqués Rian Johnson et Steven Soderbergh. Les résultats sont instructifs.

C'est sans doute **The Brothers Bloom** [Les Frères Bloom] qui, en tant que tentative partielle de déconstruire

le film d'arnaque en mettant en évidence les similitudes entre l'arnaque en tant que telle et l'art de raconter des histoires, s'avère le moins bien réussi des deux films.



Photo : Endgame

Les premières minutes sont impeccables et l'on y apprend l'essentiel sur les étranges frères autour desquels tourne l'intrigue. Arnaqueurs depuis l'enfance, ils ne sont pas des partenaires égaux dans leurs entreprises criminelles : Bloom, le rêveur romantique, est condamné à trahir les gens qu'il rencontre, alors que Stephen, le cerveau du duo, a compris depuis longtemps que les meilleures arnaques doivent satisfaire tout le monde – incluant les victimes. Quand débute le film, Bloom en a assez de sa vie de criminel et veut tirer sa révérence et Stephen le convainc de tenter un dernier coup – la séduction d'une riche héritière qui semble avoir plus d'argent que de jugeote. Évidemment, les apparences seront trompeuses.



Le charme de **The Brothers Bloom** s'effiloche dès que l'intrigue démarre. Après la première demi-heure déjantée, on a droit à trente minutes bien inégales, puis à un dernier acte qui tient à tout prix à donner une leçon aux personnages qui survivent. Or, l'effet n'est pas sans rappeler les tragicomédies de Wes Anderson, à savoir que le spectateur, lui, ressort peu satisfait. Le problème, c'est que **The Brothers Bloom** a l'ambition d'être plus qu'une simple comédie, et que, en conséquence, le film, après un départ correct, s'enfonce dans la tragédie – une des dernières scènes montre un protagoniste qui fond en larmes dans les bras d'un autre !

L'approche de Soderbergh dans **The Informant!** [**L'Infiltré!**] est bien différente. À première vue, ce film est l'adaptation de l'incroyable vie de Mark Whitacre qui, au milieu des années 90, devint un délateur pour le FBI dans une histoire de manipulation des prix de produits biochimiques. Les techniques naturalistes de Soderbergh ancrent le film dans la moche réalité du Midwest américain où travaille Whitacre : entre les champs de maïs et les bureaux éclairés aux fluorescents, Decatur (Illinois) n'a rien de bien séduisant. Whitacre semble, lui aussi, tout aussi terne : biochimiste révolté par les agissements de son employeur, il apparaît dépassé par les demandes des agents du FBI qui s'occupent de son cas. Alors que s'amorce le film, des indices nous permettent

cependant de se douter que ce ne sera pas un drame de délation ordinaire, comme les éléments incongrus de la trame sonore – les monologues insipides de Whitacre (Matt Damon, méconnaissable) –, la réalisation qui traîne en longueur...

Quand débute le deuxième acte du film, on comprend que Whitacre a non seulement des prétentions démesurées (« Appelle-moi agent 014... parce que je suis deux fois plus intelligent que 007 »), mais que son manque d'instinct met constamment l'enquête en danger : il raconte ses enregistrements secrets, regarde dans les caméras cachées, annonce sa collaboration à des associés... Quand les agents du FBI réussissent enfin à déposer des accusations, on soupire de soulagement. Mais le bal ne fait que commencer.

Whitacre dévoile des secrets que même ses avocats sont étonnés d'apprendre... et alors que cette autre, autre facette de sa personnalité se révèle au grand jour, on commence à comprendre pourquoi l'informateur se retrouvera éventuellement en prison pour une longue sentence. Chemin faisant, le film devient de plus en plus ridicule, démolissant les mensonges de Whitacre alors que celui-ci multiplie les absurdités. Si les rires sont rares au début du film, ils deviennent de plus en plus fournis vers la fin. En racontant cette histoire, Soderberg se paie subtilement une satire des mêmes thèmes abordés dans son propre **Erin Brokovich**, et finit par prouver que personne n'est parfait, et encore moins les informateurs.

Adapté de l'exceptionnel livre documentaire de Kurt Eichenwald, **The Informant!** conserve une bonne partie des faits vécus tout en faisant de Whitacre un personnage plus ridicule



Photos : Warner Bros



qu'en réalité. Le « véritable » Whitacre n'était pas un tel bouffon même s'il souffrait probablement de déséquilibres psychologiques. Ses critiques les plus acharnés s'entendent pour dire qu'il ne méritait pas une sentence aussi sévère.

Notons que le rythme des événements se fait beaucoup plus saccadé durant le dernier acte du film, les lents progrès initiaux laissant place à une série de révélations sans répit. Ceci étant dit, les amateurs du livre seront surpris de voir des scènes reconstituées avec une fidélité remarquable, jusque dans des détails qui n'ont aucun impact sur le déroulement de l'intrigue.

Le film de Soderbergh est beaucoup plus un divertissement qu'un documentaire. S'il n'y a pas de quoi en faire un plat, **The Informant!** est néanmoins un film inusité qui laissera un bon goût dans la bouche de l'audience – celui du rire. Ce qui, **The Brothers Bloom** à l'appui, se révèle toujours une meilleure décision que de laisser les spectateurs au bord des larmes, de la furie ou de l'apathie.

Ploutocratie : une histoire incomplète

154 Peu de chose semble associer le plus récent documentaire de Michael Moore, **Capitalism : A Love Story** [**Capitalisme : Une histoire d'amour**] et notre chronique de cinéma polar. Après tout, Moore livre avec ce film sa mixture habituelle d'éditorialisme populiste, de bouffonnerie cabotine, de témoignages déchirants et de matériels d'archive surprenants. Si *Camera oscura* a déjà traité de **Bowling for Columbine** et **Fahrenheit 9/11** en raison de leur emphase sur les armes à feu et la violence menée par l'État, **Sicko** est passé sous silence : que dire de plus sur la noirceur du système de santé américain ?

Mais là où **Capitalism** devient plus intéressant, c'est dans sa description d'un ennemi bien réel : la capture du système politique américain par les intérêts des grandes institutions financières. Inutile de chercher bien loin de véritables ennemis lorsque s'annonce la ploutocratie des ultra-riches. Quand les banques dictent les lois, que les corporations prennent des polices d'assurance sur la vie de leurs employés et que les services policiers se font la matraque du transfert des richesses, la réalité dépasse en cynisme la fiction. Le film semble verser naturellement dans les théories de complot quand il examine la façon dont les banques ont dicté au gouvernement américain les termes de l'injection



massive de capitaux pour les secourir de la faillite à la fin 2008 : et si, murmure sombrement une des sources de Moore, tout ceci avait été *prémédité* ?

C'est cependant durant de tels moments que **Capitalism** s'avère le moins crédible, la simplification nécessaire à la présentation de ces enjeux touffus au grand écran se combinant aux désirs d'une audience convaincue d'avance de croire en l'existence d'un complot destiné à confier le pouvoir aux plus-riches-que-riches. Moore, entre un humour souvent facile et la manipulation émotionnelle de son audience par des témoignages déchirants, finit par ne pas insister sur les mécanismes subtils qui font en sorte qu'un système démocratique capturé par des intérêts capitalistes est mû par les faiblesses de tous les acteurs impliqués. Il n'insiste pas non plus sur les rationalisations élaborées de ceux qui défendent l'illusion de la mobilité sociale aux dépens de leurs propres intérêts. Il désigne des coupables sans reconnaître que tous sont complices.

Éparpillé et plus provocateur qu'analytique, **Capitalism : A Love Story** est un apport remarquable au discours politique américain (qui semble pathologiquement incapable de discuter des failles systémiques d'un marché libre), mais il ne réussit pas à livrer une thèse aussi convaincante que celles développées dans les films précédents de Moore. Pour une attaque plus soutenue de l'amoralité du capitalisme, on ira plutôt (re)voir du côté de **The Corporation...**

À la bonne adresse

Premier roman de Patrick Senécal, *5150, rue des Ormes* est le deuxième de ses livres à être porté au grand écran. Après le succès autant critique que populaire de **Sur le Seuil**, il semblait inévitable de voir d'autres romans de Senécal adaptés au cinéma – on attend d'ailleurs **Les Sept Jours du talion** d'ici quelques mois.

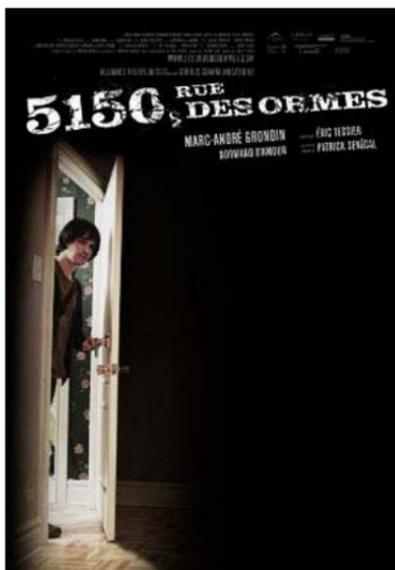
Les lecteurs de *Camera oscura* peuvent présumer que ce chroniqueur ne sera pas, malgré ses meilleurs efforts, entièrement détaché en ce qui concerne le travail de Senécal,

156

un écrivain qui figurait au sommaire du premier numéro d'Alibis et dont ce deuxième film fait l'objet d'un dossier spécial ailleurs sur ce site. Cela étant, d'autres critiques du film confirmer certaines de mes impressions : cette deuxième collaboration entre Senécal et le réalisateur Éric Tessier a su produire à nouveau une œuvre de suspense efficace et maîtrisée.

C'est un bête accident de vélo qui amène Yannick Bérubé, le jeune protagoniste du film (Marc-André Grondin) à rencontrer la famille Beaulieu. Mais il ne s'agit pas d'une famille comme les autres : alors que Yannick entre dans leur maison pour panser ses blessures, il entend, puis découvre, un prisonnier agonisant dans une pièce transformée en cellule au deuxième étage de la maison. Avant même de s'en rendre compte, Yannick est à son tour enfermé dans la pièce. Les Beaulieu ont de terribles secrets...

Comme une bonne partie des thrillers psychologiques qui s'articulent sur les captivités





prolongées, la première heure de **5150, rue des Ormes** a parfois de quoi frustrer : alors que le film établit et renforce sa prémisse, les spectateurs habitués à l'héroïsme au grand écran verront quantité d'occasions pour Yannick de sortir du piège dans lequel il est enfermé. Mais ce n'est pas un film d'action, et Yannick, qui n'est qu'un jeune adulte ordinaire, ne s'échappera pas.

Alors que le film avance, deux choses deviennent évidentes : les secrets de la famille Beaulieu apparaissent de plus en plus grotesques, et Tessier a choisi des acteurs capables de faire croire en ce qui se passe à l'écran. Norman D'Amour, en patriarche meurtrier, a le rôle le plus difficile : sans sa performance impeccable, le film aurait pu s'écrouler. Ailleurs au générique, Sonia Vachon et Mylène St-Sauveur rehaussent l'impact du film tout en donnant vie à des personnages sensiblement différents de ceux connus des lecteurs de l'œuvre d'origine.

Comparé au roman, le film **5150, rue des Ormes** s'avère raisonnablement fidèle : certains détails ont été ajoutés pour resserrer l'intrigue et l'amener de 1991 à aujourd'hui. Des éléments de la conclusion ont été modifiés, mais sans altérer le sentiment d'interruption d'une finale qui ne remet définitivement pas tout à l'ordre. Les amateurs de toute l'œuvre Senécal relèveront avec un certain plaisir les indices menant droit à *Aliss*.

Si le film ne s'avère pas tout à fait sans fautes (les spectateurs les plus tatillons passeront des commentaires sur la durée de vie

des piles de l'appareil vidéo de Yannick, sur la longueur de sa barbe au fil de sa captivité, sur certains risques pris par les Beaulieu meurtriers ou sur la passivité du protagoniste...), il n'en demeure pas moins un film à suspense troublant, qui réussit à recréer une ambiance d'horreur profonde au cœur même d'une banlieue ordinaire. Et s'il n'est plus nécessaire de dire que les films d'ici se comparent généralement bien à ce qui se fait ailleurs, des succès comme **5150, rue des Ormes** seront toujours les bienvenus.

Bientôt à l'affiche

L'an 2009 s'achèvera, comme à l'habitude, par l'arrivée en salle de films souvent plus audacieux que ceux à l'affiche dans les cinéplex pendant la saison estivale. Ce qui ne veut pas dire que tout s'annonce intéressant: on défie ceux qui ont vu les bandes-annonces de **Ninja Assassin** et **The Stepfather** de nous dire en quoi ces films pourront échapper aux clichés. L'arrivée des suites plus ou moins attendues **Saw VI** et **Boondock Saints II** ne proposera pas non plus d'innovations radicales. Par contre, des films semblent prometteurs: **Law Abiding Citizen** et **Armored** donnent au moins l'espoir de films à suspense bien ficelés, alors que la réinvention de **Sherlock Holmes** selon les codes du *blockbuster* a de quoi intriguer. Mais si l'on doit parier sur les surprises, il sera peut-être sage de porter attention aux hybrides: **Fantastic Mr. Fox** adapte une fable criminelle pour enfants en animation image-par-image, alors que **The Men Who Stare at Goats** adapte – sous forme de comédie! – un essai documentaire qui s'intéressait aux recherches occultes menées par l'armée américaine.

En attendant de voir ce qui surprendra et ce qui ne laissera aucun souvenir, bon cinéma!

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, les essais sur des auteurs spécifiques et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

BELLET, Alain

Écrire un roman policier et se faire publier

Paris, Eyrolles (Les Ateliers d'écriture), 2009, 135 pages.

CRAIG-ODDERS, Renée & Jacy COLLINS (eds)

Crime Scene Spain : Essays on Post-Franco Crime Fiction

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 216 pages.

DREW, Bernard A.

100 Most Popular Thriller and Suspense Authors (Biographical Sketches and Bibliographies)

Wesport (Conn.), Libraries Unlimited (Popular Authors Series), 2009, 480 pages.

GABERT, Jean-Manuel

Fantômas : le magicien du crime

Paris, La Belle Gabrielle (La légende de Montmartre), 2009, 131 pages.

GOODMAN, Robin Truth

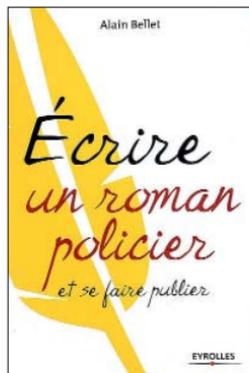
Policing Narratives and the State of Terror

Albany, State University of New York Press, 2009, 208 pages.

GORRARA, Claire (ed.)

French Crime Fiction

Cardiff, University of Wales Press, 2009, x, 141 pages.



HARDWICK, Louise

New Approaches to Crime in French Literature, Culture and Film

New York, et al., Peter Lang (Modern French Identities), 2009, 237 pages.

JAMES, P. D.

Talking About Detective Fiction

Oxford, The Bodleian Library, 2009, 144 pages.

JOHNSON, Kevin

The Dark Page II: Books That Inspired American Film Noir (1950-1965)

New Castle (DE), Oak Knoll Press, 2009, 272 pages. Préface de Guy Maddin.

JOHNSON, Tom, et al.

The Phantom Detective Companion

Scotts Valley (CA), CreateSpace, 2009, 416 pages.

KAJENBRINK, Marieke & Kate M. QUINN (eds.),

Investigating Identities. Questions of Identity in Contemporary International Crime Fiction

Amsterdam & New York, Rodopi (Textet – Studies in Comparative Literature, 56), 2009, xi, 348 pages.

KORD, Susanne

Murderesses in German Writings, 1720-1860: Heroines of the Horror

New York, Cambridge University Press, 2009, 276 pages.

LAVERGNE, Elsa de

La Naissance du roman policier français. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale

Paris, Classiques Garnier (Études de littérature des XX^e et XXI^e siècles), 2009, 413 pages.

MCDONALD, Craig (ed.)

Rogue Males: Conversations & Confrontations about The Writing Life

Madison (WI), Bleak House Books, 2009, 320 pages.

Recueil d'entrevues avec seize écrivains parmi lesquels Elmore Leonard, Ken Bruen, James Ellroy, Lee Child, Max Allan Collins...

MENGEL, Brad

Serial Vigilantes of Paperback Fiction (An Encyclopedia from Able Team to Z-Com)

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 233 pages.

PENZLER, Otto (ed.)

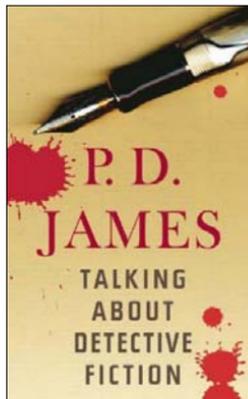
The Lineup; The World's Greatest Crime Writers Tell the Inside Story of their Great Detectives

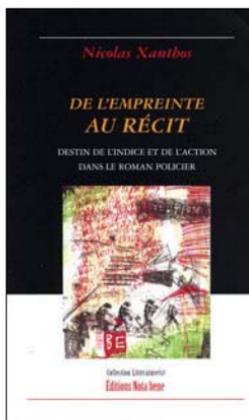
New York, Little Brown, 2009, 416 pages.

PIETTE, Adam

The Literary Cold War, 1945-Vietnam: Sacrificial Logic and Paranoid Plotlines

Edinburgh, Edinburgh University Press, 2009, 272 pages.





ROLLS, Alistair (ed.)

Mostly French : French (in) Detective Fiction

New York, et al., Peter Lang (Modern French Identities), 2009, 204 pages.

ROLLS, Alistair & Deborah WALKER

French and American Noir : Dark Crossings

New York, Palgrave Macmillan, 2009, 208 pages.

SARROT, Jean-Christophe & Laurent BROCHE

Le Roman policier historique : histoire et polar, récit d'une rencontre

Paris, Nouveau Monde (Histoire), 2009, 300 pages.

SOLER, Nieves Pascual

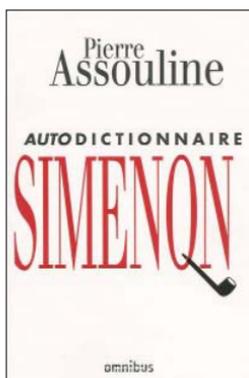
Murder by Cookbook : A Critical Study of Female Culinary Detective Stories

Lewiston (NY), Edwin Mellen Press, 2009, 212 pages.

XANTHOS, Nicolas

De l'empreinte au récit. Destin de l'indice et de l'action dans le roman policier

Québec, Nota Bene, 2009, 379 pages.



A PROPOS DES AUTEURS

ASSOULINE, Pierre

Autodictionnaire Simenon

Paris, Omnibus, 2009, 864 pages.

BISHOP, David

The Complete Inspecteur Morse

London, Reynolds & Hearn, 2009, 276 pages. Nouvelle édition révisée et augmentée.

CROWDER, David A.

Sherlock Holmes for Dummies

Hoboken (NJ), For Dummies, 2009, 384 pages.

Sherlock Holmes pour les nuls.

HACK, Richard

Duchess of Death : The Unauthorized Biography of Agatha Christie

San Francisco, Phoenix Books, 2009, 284 pages.

HAMMETT, Jo

Dashiell Hammett, mon père

Paris, Rivages (Rivages/Noir), 2009, 190 pages.

Rédition de **Album de famille : Dashiell Hammett**, 2002.

JONES, Julia

The Adventures of Margery Allingham

Chelmsford Essex (UK), Golden Duck, 2009, xxxiv, 430 pages. Préface de Nicci Gerard.

Rédition de **Margery Allingham : a Biography**, 1991.

LEROY, Armelle

Sur les traces d'Agatha Christie (L'Encyclopédie de la reine du crime)

Paris, Hors Collection, 2009, 144 pages.

Largement illustré de documents originaux.

MARICOURT, Thierry

Daeninx par Daeninx

Paris, Le Cherche midi (Autoportraits imprévus), 2009, 250 pages.

NEVINS, Francis M. (ed.)

The Anthony Boucher Chronicles: Reviews and Commentary, 1942-1947

Vancleave (MS), Ramble House, 2009, 472 pages.

RIGGS, Ransom

The Sherlock Holmes Handbook: The Methods and Mysteries of the World's Greatest Detective

Philadelphia (PA), Quirk Books, 2009, 244 pages.

SMITH, Dan

Sherlock Holmes: A Reader's Companion

London, Aurum Press, 2009, 224 pages.

THOMASSIN, Étienne

Millénium décrypté

Paris, City, 2009, 220 pages.

THOMSON, Brian Lindsay

Graham Greene and the Politics of Popular Fiction and Film

New York, Palgrave Macmillan, 2009, 248 pages.

WEBER, John E.

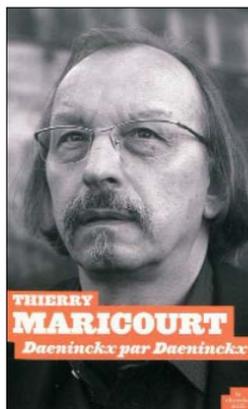
Under the Darkling Sky: Chrono-Geographic Odyssey Through the Holmesian Canon

Shelburne (Ont.), Battered Silicon Dispatch Box, 2009, 400 pages.

WEST, Nigel

Historical Dictionary of Ian Fleming's James Bond

Lanham (MD), The Scarecrow Press, 2009, 272 pages.



CINÉMA & TÉLÉVISION

ASIMOW, Michael (ed.)

Lawyers in Your Living Room! Law on Television

Chicago, American Bar Association, 2009, 432 pages.

BALLINGER, Alexandre

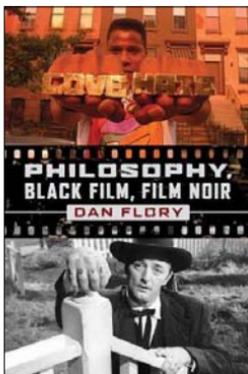
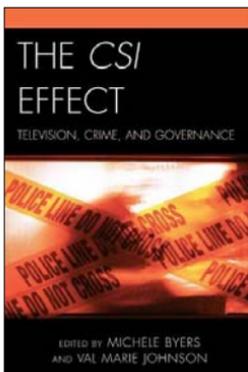
Le Rough Guide du film noir

Paris, Tournon (Rough Guides), 2009, 310 pages.

BOURGET, Jean-Loup

Fritz Lang, Lady Killer

Paris, Presses Universitaires de France (Perspectives critiques), 2009, 304 pages.



BOYD, Susan C.

Hooked: Drug War Films in Britain, Canada and the United States

Toronto, University of Toronto Press, 2009, 224 pages.

BROOK, Vincent

Driven to Darkness: Jewish Emigre Directors and the Rise of Film Noir

New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2009, 256 pages.

BYERS, Michele & Val Marie JOHNSON (eds.)

The CSI Effect: Television, Crime and Governance

Lanham (MD), Lexington Books, 2009, 294 pages.

COLLECTIF (Radio Times)

Radio Times 100 Greatest Film Thrillers

London (UK), Radio Times, 2009, 224 pages.

CONNERS, Barry et Philip Klein

Charlie Chan's Chance: The Screenplay for the Lost Charlie Chan Film

Rockville (MD), Wildside Press, 2009, 114 pages.

COX, Jim

Mr Keen, Tracer of Lost Persons: A Complete History and Episode Log of Radio's Most Durable Detective

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 374 pages.

DAWN, Randy & Susan GREEN

The Law & Order: Special Victims Unit Unofficial Companion

Dallas (TX), BenBella Books, 2009, 416 pages. Préface de Dick Wolf, créateur de la série.

DK PUBLISHING

The James Bond Encyclopedia

New York, DK Adult, 2009, 336 pages.

FAY, Jennifer & Justus NIELAND

Film Noir: Hard-Boiled Modernity and the Cultures of Globalization

New York, Routledge (Routledge Film Guidebooks), 2009, 256 pages.

FLORY, Dan

Philosophy, Black Film, Film Noir

Pittsburgh, Pennsylvania State University Press, 2009, 368 pages.

GROSSMAN, Julie

Rethinking the Femme Fatale in Film Noir: Ready for Her Close-Up

New York, Palgrave Macmillan, 2009, 208 pages.

HANNSBERRY, Karen Burroughs

Femme Noire: Bad Girls of Film

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 643 pages.

Réédition de 1998.

LEWIS, Jon
The Godfather
 London, British Film Institute (BFI Film Classics), 2009, 96 pages.

MANN, Dave
Britain's First TV/Film Crime Series and the Industrialisation of its Film Industry, 1946-1964
 Lewiston (NY), The Edwin Mellen Press, 2009, 309 pages.
 Préface d'Andrew Spicer.

MILLER, Seton I.
Charlie Chan's Courage: The Screenplay for the Lost Charlie Chan Film
 Rockville (MD), Wildside Press, 2009, 114 pages.

MOINE, Raphaëlle, Brigitte ROLLET & Geneviève SEL-
 LIER (dirs.)
Policiers et criminels: un genre populaire européen sur grand et petit écrans
 Paris, et al., L'Harmattan, 2008, 323 pages.

OELER, Karla
A Grammar of Violence: Violent Scenes and Film Form
 Chicago, The University of Chicago Press, 2009, 284 pages.

PHILLIPS, Alastair
Rififi
 London, I. B. Tauris (French Film Guide), 2009, 136 pages.

POLLOCK, Griselda & Victoria ANDERSON (eds.)
Bluebeard's Legacy: Death and Secrets from Bartok to Hitchcock
 London, et al., I. B. Tauris, xxx, 258 pages.

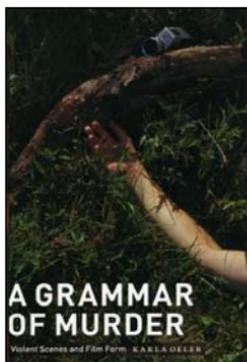
PRINCE, Stephen
Firestorm: American Film in the Age of Terrorism
 New York, Columbia University Press, 2009, 400 pages.

RUBLE, Raymond
Round Up the Usual Suspects: Criminal Investigation in Law and Order, Cold Case and CSI
 Westport (Conn.), Praeger, 2009, xxxi, 159 pages.

SCHAPIRO, Steve & Paul DUNCAN
The Godfather Family Album
 New York, Berlin, et al., Taschen, 2009, 444 pages.

SCHNEIDER, Steven Jay
100 Gangster Movies You Must See Before You Die
 Hauppauge (NY), Barron's Educational Series, 2009, 416 pages.

STOKES, Melvyn
Gilda
 London, British Film Institute, 2009, 96 pages.





ENCORE DANS LA MIRE

de
André Jacques, Simon Roy
et Norbert Spohner

Attention, chef-d'œuvre !

La seule et unique raison pour laquelle je me suis décidé à lire *Vendetta*, c'est parce que ce roman a été écrit par l'écrivain anglais R. J. Ellory dont j'ai déjà louangé le remarquable *Seul le silence* (Sonatine), une histoire de tueur en série peu banale et chargée d'émotion. En général, je néglige les histoires où il est question de la mafia, mais cette fois, par curiosité, j'ai fait une exception afin de vérifier si Ellory allait une fois de plus réussir à m'entraîner dans une intrigue de qualité. Dire que je n'ai pas été déçu est un euphémisme car en termes de qualité *Vendetta* se situe un cran au-dessus du récit précédent.

C'est une histoire envoûtante, absolument passionnante, presque entièrement basée sur un témoignage, celui d'un tueur de la mafia qui vient confesser ses crimes au FBI dans des cir-

constances pour le moins étranges et étonnantes. Ernesto Perez a enlevé la fille du gouverneur de la Louisiane après avoir massacré son garde du corps. Puis il se livre aux autorités et demande à s'entretenir avec Ray Hartmann, un obscur fonctionnaire qui travaille à Washington dans une unité de lutte contre le crime organisé. Si les autorités acceptent sa demande, il leur permettra de retrouver la jeune fille. Commence alors un récit hallucinant, extrêmement violent par endroits, dans lequel Perez raconte l'histoire de sa vie au service des grandes familles mafieuses d'origine italienne. Une vraie tranche d'histoire, bien saignante, où s'agitent des personnalités célèbres comme John Kennedy, Marilyn Monroe, Fidel Castro ou Jimmy Hoffa, dont le meurtre est raconté avec un luxe de détails. Chaque chapitre raconte un nouvel épisode pittoresque et sanglant de la carrière de Perez, alors que de petits chapitres intercalaires



nous montrent les réactions des policiers chargés de l'affaire, ainsi que celles de ce mystérieux Hartmann devenu à son corps défendant le confesseur du tueur.

En plus de l'aspect historique, tout à fait passionnant et instructif, Ellory entretient un suspense angoissant avec une série de questions sous-jacentes qui s'imposent au lecteur au fur et à mesure qu'il progresse dans l'intrigue. Pourquoi cette confession ? Pourquoi avoir choisi Hartmann, une épave alcoolique avec de graves problèmes conjugaux ? Qu'est-il réellement advenu de la fille enlevée ? Est-elle toujours en vie ? Quand arrive le dénouement, spectaculaire, imprévisible et carrément génial, on reste bouche bée devant le talent et l'imagination de cet auteur qui vient de nous servir un menu riche et varié : des prémisses intrigantes, une sacrée leçon d'histoire, une tension dramatique insidieuse, bien dosée, un personnage extraordinaire, complexe, inoubliable, et quelques surprises, jamais artificielles, qui respectent la vraisemblance !

L'année 2009 n'est pas encore terminée et peut encore réserver de bonnes surprises mais

déjà, avec en tête *La Trilogie berlinoise*, de Philip Kerr (ainsi que les deux volumes suivants de la série), *Vendetta*, une formidable histoire de vengeance, fait partie de mon *best of* de l'année. Une petite précision : même si les intrigues de ses romans se déroulent aux États-Unis, Roger Jon Ellory est un auteur britannique (il est né à Birmingham en 1965). On parlera un jour plus longuement de ces « crimes en terre étrangère », de ces auteurs qui situent leurs intrigues dans d'autres pays. Mais pour le moment, comme le disait si bien Kipling, « Ceci est une autre histoire ! » (NS)

Vendetta

R. J. Ellory

Paris, Sonatine, 2009, 652 pages.



Le retour de Dave Robicheaux

La remarque est là quelque part, faite par Dave Robicheaux qui dit à peu près ceci : « Si quelqu'un croit qu'il peut accéder à une position de pouvoir et de richesse en Louisiane et cela sans négocier avec le diable, il ne connaît probablement rien au diable et encore moins à la Louisiane ». Voilà qui résume assez bien la philosophie de James Lee Burke dans *L'Emblème des croisés*, quatorzième roman de la série des aventures de son détective fétiche, plus tourmenté que jamais, notamment par ses problèmes de boisson.

Deux récits se télescopent dans ce polar qui est un des meilleurs de la série. À la suite de la confession d'un ancien condisciple d'université sur son lit de mort, Robicheaux se remémore une jeune femme qui a marqué sa jeunesse et celle de Jimmie, son demi-frère. Dans les années cinquante, ils avaient rencontré Ida Durbin sur une plage de Galveston, au Texas. Elle était

ravissante et Jimmie en était tombé amoureux, ignorant qu'elle travaillait dans un bordel de la mafia. Puis elle avait disparu, sans laisser de traces. Ayant repris du service dans la police, Robicheaux, persuadé qu'Ida a été assassinée, décide de rouvrir le dossier, ce qui ne fait pas l'affaire de tout le monde. On lui fait comprendre, parfois brutalement, qu'il est dangereux de poser des questions sur cette affaire et il se heurte au puissant Val Chalons, rejeton d'une riche et influente famille de Louisiane, famille qui a fricoté avec la mafia locale et trempé dans toutes sortes d'histoires sordides.

Alors que Robicheaux accumule les ennuis et les menaces, un tueur en série s'en prend à des jeunes femmes de la Nouvelle Orléans, qu'il tue de manière atroce. Laissons parler l'éditeur qui, une fois n'est pas coutume, a parfaitement raison d'écrire ceci : « *L'Emblème du croisé* est un livre riche, ambigu et ensorcelant, une pure émanation de la terre de Louisiane ». Dans ce roman, James Lee Burke a su trouver le parfait équilibre entre un suspense soutenu, une action continue et ces petites touches descriptives, parfaitement intégrées au récit qui lui donnent toute sa saveur et sa petite tonalité exotique typique

des romans de cette série. En prime, nous avons droit à une petite intrigue romantique puisque Dave Robicheaux se trouve une nouvelle compagne.

Pour ceux que ça intéresse, il est possible de voir Dave « Belle mère » Robicheaux sur grand écran (disponible en DVD), dans la peau de Tommy Lee Jones (j'ai toujours imaginé Robicheaux avec les traits de cet acteur !) dans une adaptation de *Dans la brume électrique avec les morts confédérés* par Bertrand Tavernier. (NS) *L'Emblème du croisé*

James Lee Burke

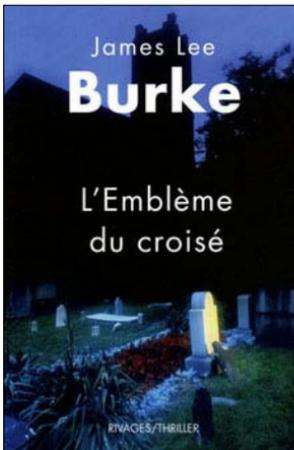
Paris, Rivages (Thriller), 2009, 364 pages.



Une bonne main mais un jeu dangereux

Quand un auteur a la célébrité d'un Lawrence Sanders, les éditeurs ont tendance à fouiller ses fonds de tiroirs. Parfois, ils y dénichent une perle rare et oubliée ; parfois, des textes sans intérêt qui pourraient bénéficier de la notoriété de leur auteur. *Heureux au jeu* appartient au premier groupe. Ce court roman a d'abord été publié en 1964 sous le titre *The Sexual Shuffle* et sous le pseudonyme de Sheldon Lord. Jusqu'à maintenant, le roman n'avait jamais été traduit en français.

L'intrigue est simple. William Maynard, un tricheur professionnel, quitte Chicago où il s'est fait joyeusement amocher à cause d'une amaque qui a mal tourné. En route vers New York, il s'arrête dans une petite ville pour se faire arranger quelques dents branlantes. Puis le dentiste l'entraîne à une partie de cartes chez un de ses amis, le riche avocat Murray Rogers. Maynard le Magicien profite de l'occasion pour se refaire et empoche près d'une centaine de dollars. N'oublions pas que nous sommes en 1960 et



que la bière se vendait alors dix cents dans les bars et les tavernes. Cent dollars, c'est une somme.

Tout va donc pour le mieux. Maynard s'installe dans un hôtel minable et continue sa petite vie de tricheur prudent. Il perd un peu, gagne un peu, reperd et, de temps en temps, empoche une grosse cagnotte. Et puis un soir, Joyce, la jeune, blonde et jolie épouse de l'avocat Rogers se présente à sa chambre d'hôtel et se jette dans ses bras. S'ensuit une nuit sulfureuse. Mais la belle est malheureuse et voudrait se débarrasser de son ennuyeux mari. De plus, elle avoue à Maynard qu'elle l'a vu tricher lors de la première soirée de cartes. Elle le tient donc doublement à sa merci : par la passion et par le chantage. Le Magicien concoctera donc un plan pour faire inculper le mari.

Au début, tout va bien. Le plan se déroule comme prévu. Mais c'est sans compter sur quelques imprévisibles. D'abord, il y a tous ces nouveaux amis qui voudraient bien que Maynard s'installe dans la ville et y fasse son nid. Rogers lui trouve même un emploi très bien rémunéré dans une maison de placements. Et puis le den-

tiste lui présente une belle veuve. Disponible, intelligente et attrayante. Nouvelle flamme.

Dès lors, tout s'effondre et c'est le dérapage. Maynard le Magicien se retrouve tiraillé entre la passion névrotique de Joyce et l'attrait d'une vie rangée. Et peu à peu, tout déraile et celui qui se voulait arroseur se retrouve dans la position de l'arrosé.

Lawrence Block nous livre dans *Heureux au jeu* une petite intrigue simple et efficace. Les personnages nous paraîtraient aujourd'hui un peu éculés, presque caricaturaux. Le joueur à la dérive qui carbure au Cutty Sark et qui s'empêtre dans des arnaques minables. La femme fatale qui entraîne le héros (ou l'antihéros) dans les abîmes du Mal. On plonge ici dans l'atmosphère enfumée des vieux films de série B tournés en noir et blanc. Le rôle de Maynard pourrait très bien être tenu à l'écran par Humphrey Bogart ou James Cagney. On retrouve aussi dans ce roman le style direct, sec et épuré des grands classiques du roman noir américain : Raymond Chandler, Dashiell Hammett... L'influence ici est évidente. Un pur délice pour les amateurs.

Bref, un petit roman de moins de deux cents pages qui se lit avec un immense plaisir et qui nous ramène aux racines du roman noir. Comme quoi, certains fonds de tiroirs méritent de revoir la lumière du jour. (AJ)

Heureux au jeu

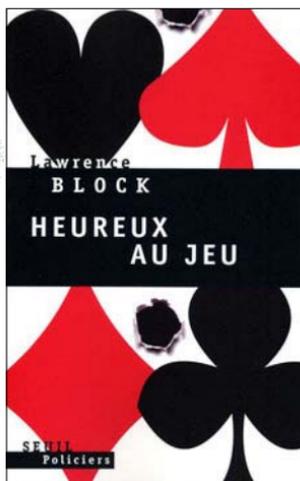
Lawrence Block

Paris, Seuil (Policiers), 2009, 189 pages.



Nuits torrides à Bangkok

Dans la culture thaï, les fantômes existent ! Ils font partie de la vie et n'hésitent pas à commercer, même sexuellement, avec les vivants.



C'est ainsi que l'inspecteur Sonchai Jitpleecheep reçoit des visites érotiques nocturnes de Damrong, une prostituée qu'il a aimée jusqu'à l'obsession quatre ans plus tôt et qui continue de le hanter par-delà la mort. Car Damrong a été assassinée et Sonchai a pu visionner la *snuff movie* de son exécution. Pour que la belle Damrong repose en paix et le laisse enfin tranquille, Sonchai doit mettre la main sur son assassin. C'est là le fil de l'intrigue de *Bangkok Psycho*, troisième volet des aventures de l'inspecteur Jitpleecheep, affecté au 8^e District, le quartier chaud de Bangkok. Sonchai est un flic atypique, tenancier de bordel à ses heures, qui a la particularité d'être honnête. Ses amis disent de lui qu'il est un saint. En tout cas, il semble être le seul flic de toute la Thaïlande à ne pas succomber à la corruption, un sport national qui recrute des champions toutes catégories.

Bouddhiste pratiquant, Sonchai est un sage. C'est aussi un flic compétent, perspicace et d'une ténacité à toute épreuve. Quand son enquête le mène à un club privé de Bangkok dont les membres font tout pour satisfaire leurs fantasmes

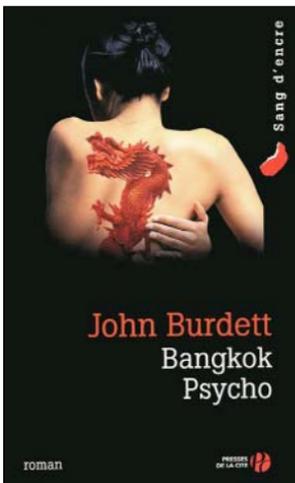
extrêmes, il doit faire face à l'un des personnalités les plus puissants de la ville. Cela déplaît à son supérieur immédiat, le colonel Vikorn, un flic corrompu jusqu'à la moelle qui veut en profiter pour faire chanter le type en question. Ce faisant, il joue avec le feu mais de toute manière, Sonchai ne se laisse pas intimider.

On parle souvent d'exotisme quand l'intrigue d'un polar se déroule en terre étrangère. Avocat de formation, John Burdett a d'abord travaillé à Hong Kong avant de se fixer définitivement en Asie. Il nous propose un regard de l'intérieur sur la Thaïlande contemporaine et, à travers Jitpleecheep, il nous met en contact direct avec la culture et la sensibilité thaï. À travers les excellents romans de cette série à ne pas manquer, il offre une plongée dans la Thaïlande d'aujourd'hui très loin des clichés occidentaux sur les sociétés orientales. Chaque roman est un mélange bien dosé d'intrigue policière et d'étude de mœurs, avec en prime une touche d'ironie (Sonchai est très politiquement incorrect) et de sensualité très agréable. Ce sont des polars d'atmosphère totalement dépayés, très instructifs. Dans celui-ci, par exemple, on apprend ce qu'est le « jeu de l'éléphant », une manière assez brutale et lourdement efficace d'exécuter un condamné en se servant de pachydermes amateurs de ballons (forcés aux condamnés !). Un truc d'ailleurs sadique, redoutablement efficace, que j'aimerais voir pratiquer avec volupté sur certains financiers retors... Bref, je recommande fortement la lecture de ces romans ! (NS)

Bangkok Psycho

John Burdett

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2009, 343 pages.



Amnésie fatale !

Je te vois est le titre français de *The Crime Writer*, le premier polar traduit (mais pas son premier livre publié) de Gregg Hurwitz, un écrivain américain qui, après des études de littérature à Harvard puis à Oxford, s'est lancé dans l'écriture. Il est scénariste pour la bande dessinée, le cinéma et la télévision, ce qui se remarque dans la structure rythmée du roman et dans l'écriture qui ne s'encombre pas de fioritures ou de descriptions inutiles. *Je te vois* est un de ces best-sellers à l'américaine qui n'a d'autre ambition que de nous distraire avec une histoire bien ficelée.

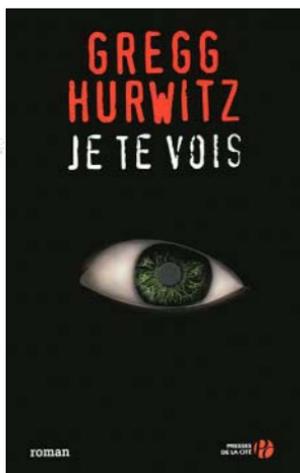
Dans ce récit à suspense, le personnage principal Drew Danner est un auteur de romans policiers qui se réveille un jour à l'hôpital sans aucun souvenir d'avoir été retrouvé inconscient à côté du cadavre de son ex-fiancée tuée à coups de couteau. Alors que tout l'accable, il ignore s'il est coupable ou non, car il souffre d'amnésie suite à l'ablation d'une petite tumeur au cerveau. Ayant été acquitté pour cause de problèmes mentaux, Danner décide de faire la lumière sur les événements tragiques qui ont conduit à son arrestation. Il veut savoir s'il est

oui ou non coupable du meurtre de son ex ! Du jour au lendemain, l'écrivain de polar se retrouve en quelque sorte dans la peau d'un de ses personnages et se met à explorer les nombreux recoins de son existence. Les choses se compliquent quand il est impliqué dans une deuxième affaire de meurtre dont on veut lui attribuer la responsabilité. Il lui faudra de l'aide pour se tirer d'affaire.

Riche en rebondissements et en tension dramatique, ce roman traite d'un sujet souvent abordé dans le polar ou dans le roman d'espionnage contemporains : un personnage principal amnésique accusé de meurtre ou impliqué dans un complot. Les meilleurs exemples sont sans doute *Bone*, de George Chesbro, qui a des prémises un peu semblables (un clochard amnésique retrouvé sur les lieux d'un crime, couvert du sang de la victime et brandissant un fémur humain !) ou *La Mémoire dans la peau* du (presque) défunt Robert Ludlum.

Je te vois est un produit de série issu de l'usine à best-sellers, avec ce qu'il faut de situations tordues, de rebondissements, de fausses pistes pour titiller l'imagination du lecteur, tout en endormant son sens critique. Le coupable est évidemment insoupçonnable, tout comme ses motifs. Mais une fois le pot aux roses découvert, on se surprend à songer à rebours que bien des éléments de ce récit ne servent finalement qu'à nous manipuler, histoire de maintenir un peu artificiellement un suspense qui doit s'étirer sur plus de trois cents pages. Bref, *Je te vois* est un thriller distrayant, sans plus, avec une idée de départ prometteuse, mais qui a déjà été mieux traitée ailleurs. (NS)

Je te vois
Gregg Hurwitz
Paris, Presses de la Cité (Sang noir), 2009, 358 pages.





Maria Goretti, héroïne de polar...

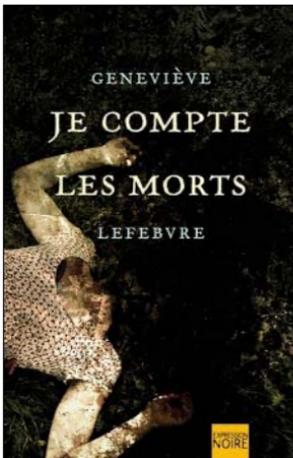
Il faut un sacré culot et peut-être une certaine dose d'inconscience pour écrire un polar ayant pour thème l'histoire de Maria Goretti, sainte et martyre, assassinée en juillet 1902 après avoir refusé de céder aux avances de son agresseur. Béatifiée le 27 avril 1947, « celle qui a dit non » fut ensuite canonisée le 24 juin 1950 et déclarée sainte et martyre ! Cette histoire ô combien tragique est à la base de *Je compte les morts* de Geneviève Lefebvre, réalisatrice, traductrice, auteur et scénariste chevronnée qui a abondamment écrit pour la télévision et dont le blogue *Chroniques blondes* est, paraît-il, très fréquenté. *Je compte les morts* est son premier polar.

C'est l'histoire un peu fantasque d'Antoine Gravel, un scénariste fauché et déprimé, qui vit avec un cochon mélomane (il adore Monique Leyrac), son seul confident. Maggy Sullivan, une productrice de film, lui demande de scénariser l'histoire de Maria Goretti, d'en faire une

version moderne, actualisée. Une offre que le malheureux ne peut refuser. Au même moment, un tueur en série s'en prend à de très jeunes filles dans le quartier de Griffintown, là où Maggy Sullivan désire tourner le film. Bien malgré lui, Antoine Gravel est plongé dans une histoire sordide, impliquant des personnalités mafieuses redoutables, une affaire dans laquelle sa productrice joue un rôle déterminant.

Dans l'ensemble, le récit est assez distrayant. Geneviève Lefebvre a du « métier », elle sait tirer habilement les ficelles d'une intrigue. Mes réserves concernent quelques points de détail. Comme c'est souvent le cas avec les auteurs de polar débutants, ils ne sont pas toujours très au fait des techniques policières. La manière dont se fait l'identification de Patrick Boyle, dans les premières pages, n'est pas très crédible et tient du *deus ex machina*. Tout comme il est impossible de déterminer à l'œil le calibre de la balle qui a percé un crâne qui a séjourné dans la nature et que l'on retrouve après plusieurs années. Par ailleurs, moins de vulgarité scatologique n'aurait pas nui non plus. Il y a une fâcheuse tendance chez certains écrivains (sans parler de soi-disant humoristes) à abuser des matières grasses. Dans les premières pages, notamment, on y patauge allégrement, physiquement et linguistiquement. Quant au dénouement, il ne m'a pas entièrement convaincu et risque de frustrer nombre de lecteurs. Pour être satisfaisante, une histoire de vengeance doit se terminer de manière décisive et convaincante, le méchant doit en prendre plein la gueule, alors qu'ici ça frise un peu le pétard mouillé. Dommage...

Et puisqu'on pinaille, selon des sources catholiques bien informées, Maria Goretti est morte le lendemain de son agression et non pas « en ayant agonisé pendant des jours avant de rendre l'âme. » Et l'arme du crime est un poinçon ou un



coureau (les versions varient) et non pas une fourche. Mais je pinaille... Spethner, expert en mariagorettisme ? Sainte Mère, on aura tout vu ! (NS)

Je compte les morts

Geneviève Lefebvre

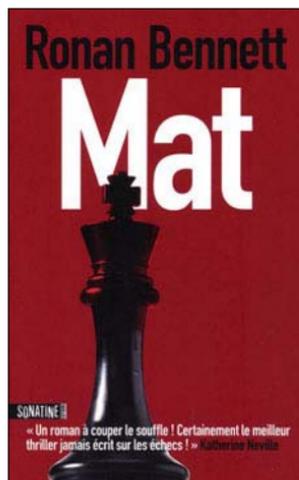
Montréal, Libre Expression (Expression noire), 2009, 319 pages.



Le grand échiquier russe

Dans la foulée des événements du Dimanche rouge qui avaient marqué le 22 janvier 1905 la révolution russe, l'action du roman *Mat* se situe quelques années plus tard, tout juste avant le déclenchement de la Grande Guerre. Meticuleusement présenté, le fascinant contexte sociopolitique de la Russie révolutionnaire est ici davantage qu'une toile de fond instructive se superposant à une intrigue savamment ciselée, elle devient en soi le sujet autour duquel tout vient s'articuler. Espionnage, manipulation, complots terroristes et agents doubles constituent les points d'intérêt de cette peinture remarquable de l'*intelligentsia* russe du début du siècle. Dans *Mat*, si tout le monde a quelque chose à cacher, c'est que les circonstances sociopolitiques forcent à la duplicité et à la stratégie secrète les personnages qui doivent manœuvrer finement entre les intérêts personnels et ceux de la cause.

Bien que Ronan Bennett parvienne avec éloquence à saisir le climat d'effervescence de la Russie des années 1910, il excelle surtout à faire vivre un personnage profond et complexe, Otto Spethmann. Cet éminent psychanalyste juif n'arrivera guère, malgré toute sa volonté, à se tenir loin de cette agitation politique. Depuis la mort de sa femme, il consacre son existence à son travail et à sa fille Catherine, qui, on l'ap-



prendra au fil de l'enquête, en sait plus qu'elle ne devrait sur les agissements parfois cruels des factions terroristes. Parallèlement à cette tumultueuse relation père-fille, une autre se dessine, celle, mystérieuse, qui unit et sépare à la fois l'influent Zinnourov et sa fille Anna, de qui tombera amoureux le docteur Spethmann, celui-là même qui la traite professionnellement. Ronan Bennett arrive à greffer à une intrigue déjà dense une structure œdipienne qui donne à l'œuvre une consistance accrue.

Nous sommes donc à Saint-Petersbourg, en mars 1914. Le journaliste Goulko vient d'être assassiné, peu de temps avant que ne s'ouvre un tournoi d'échecs de très haut niveau qui attire les meilleurs joueurs au monde. Alors qu'on fait appel aux services du psychanalyste Spethmann afin qu'il vienne en aide au grand joueur Rozental (juif polonais) dont le génie ne semble pas le préserver de sombrer dans une dépression nerveuse, la police menée par un certain Lychev soupçonne le docteur et sa fille Catherine de cacher certaines informations sur l'identité d'un terroriste complotant dans le but de renverser le régime tsariste. À travers les strates riches

des intrigues multiples que nous offre le roman *Mat*, Ronan Bennett met en évidence ce fond d'antisémitisme latent ou avoué qui caractérisait la société de l'époque. C'est bien connu, le racisme ne doit pas être écarté comme composante des principaux enjeux sociopolitiques de l'époque.

On présente dans *Mat* le travail de psychanalyste de manière analogue à celui de policier : tant le docteur que l'inspecteur doivent ainsi mettre au jour ce qui est occulté, à la différence que le premier doit dévoiler une inhibition inconsciente tandis que le second, lui, doit contourner la difficulté que pose une volonté de dissimulation.

Les épisodes qui font avancer l'intrigue sont ponctués de mouvements d'une partie d'échecs entre Spethmann et son « ami » Kopelzon, qui, s'ils laisseront perplexes ou indifférents les moins férus, rappelleront à ceux qui ont l'œil la partie de King-Sokolov lors du Championnat suisse par équipe il y a une dizaine d'années.

Mat est l'aboutissement d'une recherche colossale. Des sujets aussi variés que la psychanalyse, les échecs, l'activisme bolchevique, la police secrète de l'Okhrana, la question juive et

polonaise y trouvent leur point de convergence, faisant de ce roman érudit l'œuvre d'un écrivain de grand raffinement et d'une culture intimidante. Ronan Bennett, en dépeignant l'âme russe sans complaisance et avec ce souci de rigueur que seuls ont les passionnés, arrive à auréoler son récit d'une admiration pour les grands idéaux de ceux qui ont façonné cette nation qu'il aime de toute évidence respectueusement.

Comme dans le roman de Bennett, la menace terroriste nous guette. Une certaine forme de paranoïa s'est par conséquent emparée de nos services de sécurité nationaux. La lecture de *Mat* trouve certainement un écho significatif à notre époque agitée. (SR)

Mat

Ronan Bennett

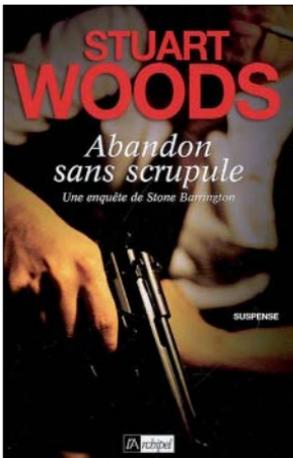
Paris, Sonatine, 2009, 299 pages.



Meurtres et sexe pour tuer le temps

Si un jour vous lisez *Abandon sans scrupule* de Stuart Woods (traduction de *Reckless Abandon*), peut-être aurez-vous la gentillesse de m'expliquer le sens profondément ésotérique de ce titre débile qui n'a strictement rien à voir avec l'histoire que j'ai lue ! Il y a peut-être (sûrement) un deuxième ou troisième degré qui m'échappe, mais bon, il faut vivre avec son quotient intellectuel et pour le moment, le mien ne comprend pas grand-chose à cet « abandon sans scrupule » !

Or donc, Stuart Woods qui écrit surtout des thrillers d'action fort distrayants, réunit ici deux de ses personnages de série : Holly Barker, chef de la police d'Orchid Beach (Floride), bagarreuse, obstinée et bombe sexuelle, et l'ex-flic devenu avocat Stone Barrington, beau gosse, beau parleur et détonateur de bombes sexuelles tous formats. Holly (qui a déjà croisé Barrington dans une autre



aventure) débarque à New York dans le but d'arrêter Trini Rodriguez, un mafieux dont elle a juré la perte et qu'elle a déjà failli tuer. Mais Trini bénéficie de la protection du FBI. Malgré ses crimes atroces, pour le moment, c'est un intouchable. À partir de là, l'auteur nous entraîne dans une série d'épisodes aussi rocambolesques qu'in-vraisemblables, l'intrigue partant dans tous les sens avec intervention de la mafia, de la CIA, du FBI, de la police de New York, un détour obligé par la Floride et j'en passe et des meilleurs. Il y a quelques scènes de sexe torrides (mais jamais vulgaires), Holly étant plutôt une chaude de la pine (bon, fallait bien la faire...), avec un Stone Barrington qui ne sait plus à quel sein se vouer et dont on se demande s'il mourra aux mains des nombreux tueurs lancés à ses trousses ou d'épui-

sement entre les cuisses accueillantes d'une Holly toujours prête, y compris quand ils sont prisonniers dans une cave en attendant leur exécution aux mains de truands de la mafia. Une dernière baise avant l'enfer ! (Tiens, ça aurait mieux convenu comme titre que ce ridicule abandon !)

Des cadavres en pagaille, des courses-pour-suites, un rythme endiablé, des dialogues qui percutent et des personnages (de bandes dessinées) fort sympathiques (même s'ils sont peu crédibles) sont les principaux ingrédients de ce polar sans prétention et sans message philosophique, idéal pour une triste soirée d'automne. (NS)

Abandon sans scrupule

Stuart Woods

Paris, L'Archipel, 2009, 327 pages.

LIBRAIRIE

PANTOUTE

www.librairiepantoute.com

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en romans policiers

174

Deux librairies
pour un choix exceptionnel
en polars et thrillers

Saint-Roch
286, rue Saint-Joseph Est
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

Vieux-Québec
1100, rue Saint-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748